

4 PORTRAITS FERROVIAIRES

SAMUEL GENIN

Elle n'était plus dérangée par le brouhaha assourdissant, la chaleur infernale et la poussière étouffante de l'habitacle de la vieille locomotive à charbon. Charlie trouvait même ça rassurant. Entre minuit et 4h, c'est elle qui s'occupait de la gueule ardente de la chaudière dans laquelle elle enfournait régulièrement des pelletées de charbon. C'était son poste préférée. Pas besoin de se niquer les yeux à scruter la nuit et se peler les miches au poste de conduite, elle était dans le ventre chaud du serpent de métal, dans son hamac accroché entre les deux parois, à lire un roman à l'eau de rose à la lumière de sa lampe tempête qui se balançait au rythme des rails.

J'avais développé une véritable phobie du tintement aiguë de la sonnette du bar. À chaque fois qu'un ruppin me hélait ainsi, j'avais l'impression qu'on m'enfonçait une aiguille chauffée à blanc dans le crâne. La plupart du temps, j'étais à portée de voix en plus, mais non, ces ignobles clowns dans leur appareils ridicules tenaient à me sonner comme un vulgaire clébard pour que je leur prépare leur cocktails hors de prix, pour qu'ils retournent pompette dans leur cabines, en devisant sur la futilité de leurs existences oisives. Et ce gamin qui s'acharne sur la sonnette comme un corbeau sur un cadavre, et son abruti de père qui ne dit rien. J'ai déjà été repris une fois par le contre-maître, je n'ai plus droit au coup de sang. Sourire, encore, toujours. Ding !

Gustave hésitait sur l'attitude à adopter. Dans sa mallette, les travaux de toute une vie de recherche en énergie atomique, qui pourraient mener à des avancées scientifiques majeures, civiles ET militaires, si le conseil de l'université daignait l'écouter, et à fortiori, le croire. Le contenu de son attaché-case était inestimable, alors il se demandait, devait-il le tenir serré contre lui durant tout le voyage, mais cela enverrait-il un message clair aux pickpockets qui partageait probablement son wagon : « volez moi, je suis chère », et bien devait il, pour endormir leur vigilance, ranger négligemment sa valise dans les rangements adéquats tout en gardant un discret œil dessus. Son esprit était aussi brouillé que le paysage qu'obstruaient régulièrement des panaches de vapeur blanche.

Je ne me lassais pas du spectacle absurde qu'offrait ce vieil homme et son chien dans le wagon économique. L'homme, bien 70 ou 80 ans, probablement itinérant aux vues de sa barbe broussailleuse et de ses vêtements sales, dormait la tête écrasée contre la vitre. Le chien, un bâtard, probablement mi labrador mi raton laveur, mâchonnait un vieil harmonica plein de bave. Et, comme du papier à musique, le chien par inadvertance finissait par souffler dans son jouet qui émettait un son aigu. Surpris, le chien se mettait alors à aboyer, ce qui invariablement réveillait l'homme qui se mettait à le réprimander dans une langue étrangère. Le chien se calmait, l'homme se rendormait, et je retournais à la lecture de mon journal, retenant mon rire sachant que ce manège reprendrait bientôt.